

GERGELY KISS

Les influences de l'Église orthodoxe en Hongrie aux X^e-XIII^e siècle*



Abstract

The present paper on the one hand enumerates the different aspects of the presence of orthodoxy among Hungarians and in Hungary during the 10th-13th centuries, and on the other hand it analyses the possible reasons of the disparition of the rests of the Byzantine church in the 1200s.

Key words

Orthodox Church – Catholic Church – Hungary – Middle Ages

Introduction

Dans le cadre des recherches collectives se préparant sous l'égide du programme « Analyse comparative historique et structurale de la région de l'Europe Centrale et du Balkan, 1000-1450 » un chantier a été prévu aux études comparatives d'histoire ecclésiastique de cette région qui couvre la Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Croatie, la Serbie et la périphérie des Balkans septentrionaux. Il est bien évident que surtout dans une fourchette des trois premiers siècles – prenant départ du tournant des IX^e-X^e siècles arrivant jusqu'à la fin du XIII^e siècle – est fort caractérisée par le croisement des influences et de la Chrétienté Latine et de l'Église Byzantine. L'étude présente assume seulement un aspect de cette entreprise comparative, la présence et la diminution de l'influence byzantine sur l'église hongroise de l'époque des Árpáds.

Avant d'aborder le sujet proposé, il semble utile de préciser comment et sous quelles formes les influences de l'église byzantine ont apparu dans le bassin des Carpates par rapport les Magyars-Hongrois.

* La base du texte présent est la communication tenue par l'auteur à Göttingen au 7 juillet 2004 lors de la *Journée d'études « Christianisation » et transformations sociales aux marges de l'Occident chrétien – « Christianisierung » und Sozialwandel am Rande des christlichen Abendlandes* organisée par la Mission Historique Française en Allemagne. Les recherches furent soutenues par le Fond National des Recherches Scientifiques (OTKA), numéro de référence : TS 049775.

Les Magyars et le monothéisme

Le christianisme orthodoxe n'était pas la seule forme de « religion » à imprégner les croyances religieuses des Magyars avant la conquête du bassin des Carpates. A partir de la première moitié du IX^e siècle, ou depuis les années 750, les Magyars ont subi la tutelle des Khazares, dans la région dite Lévédie qui désignait un lieu d'installation situé à l'ouest du fleuve Don. La cohabitation des Magyars et des Khazares n'a pas duré longtemps ; l'empereur byzantin écrit trois ans, mais qu'il la précise juste ou non, il s'agit d'une période relativement brève, durant probablement de 830 à 850. Détachés des Khazares, les Magyars se sont démenagés dans la région d'Etelköz, le dernier habitat avant la conquête du bassin des Carpates, s'étendait probablement à l'ouest de la Lévédie, entre le fleuve de Dniestr et le Bas-Danube.¹

Assujettis à « l'état nomade » des Khazares dont l'élite pratiquait le judaïsme, les Magyars accomplissaient la fonction militaire des peuples auxiliaires, constituant notamment l'avant- et l'arrière-garde lors des guerres des Khazares. Les relations des deux peuples avaient un caractère plus politique et militaire que religieux. Les Magyars furent adhérents, bon gré, mal gré, à « l'état nomade » des Khazares qui n'était point égal à l'intégration. La cohabitation, les actions militaires accomplies de concert avec les Khazares ne témoignent pas de l'appartenance des Magyars à cet « état nomade ». Il semble plutôt que celui-ci exerçait une sorte de surveillance sur eux par l'intermédiaire des liens de parenté établis depuis le mariage de Lévédi avec une noble femme khazare. Un autre moyen de contrôle était la création du régime de la double principauté sacrée. Le titre du prince des Magyars, nommé *kündli*, a été octroyé aux Magyars par les Khazares (un chef

¹ Constantin VII Porphyrogénète, *De administrando imperio* : [38] « Le peuple des Turks a acquis jadis un lieu d'habitation près de la Khazarie, sur le lieu qu'ils désignaient Lévédie, du nom de leur premier väida, lequel portait le nom propre Lévédi, ils le désignaient väida par son titre, tout comme ses successeurs. [...] Ils habitèrent avec les Khazares pendant trois années et combattirent avec les Khazares dans toutes leurs guerres. Le prince de la Khazarie, le kagan offrit en mariage une femme noble khazare au premier väida des Turks, nommé Lévédi, en reconnaissance de leurs mérites militaires et de leur alliance. [...] Lorsqu'une guerre éclata entre les Turks et les Petchenègues nommé alors Kangares, l'armée des Turks essaya une défaite et elle se déchira en deux parties. L'une partie s'installa vers l'est, dans la région de la Perse qui s'appelait jusqu'à présent sabartoi asphaloi, nom ancien des Turks, l'autre partie alla habiter vers l'ouest avec son väida et son duc sur les lieux nommés Etelköz, sur les lieux où vivaient jusqu'à présent les Petchenègues. » [39] « Il est notoire que le peuple nommé Khabares provient du peuple des Khazares. Une sédition éclata entre eux [...] et en quittant [les Khazares – G. K.] ils s'installèrent avec les Turks à la place des Petchenègues, et s'associant à eux, ils [= les Turks – G. K.] les nommèrent Khabares. » Gy. KRISTO (éd.), *A honfoglalás korának írott forrásai* [Sources écrites de l'époque de la Conquête] (Szegedi Középkortörténeti Könyvtár 7.) Szeged, 1995. (dans ce qui suit : HKÍF) pp. 121-127. Cf.: Gy. MORAVCSIK – R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus, De administrando imperio*. (Corpus fontium historiae Byzantinae I.) Washington–Berlin, etc., 1967.

sacré), mais, à un niveau inférieur, ils avaient une autre dignité suprême proprement militaire – je dirais autochtone – qui était celui de *g'la* (*gila*). Les deux charges princières n'étaient occupées que par des Magyars, élément qui contredit l'idée dominante d'une intégration des Magyars à « l'état nomade » khazare. Bien au contraire, l'état nomade n'avait aucun intérêt à se mêler dans les affaires internes du peuple soumis. Une telle indifférence était l'une des caractéristiques majeures des « états nomades ». « L'état nomade », en tant que tel, ne prétendait jamais exercer une surveillance totale sur le régime interne et les conceptions religieuses des peuples qui lui étaient assujettis ; mais il se réservait un contrôle lâche, je dirais général, par l'intermédiaire de l'octroi d'un titre et d'un lien de parenté.²

Les Magyars et le christianisme byzantin

Les connaissances des Hongrois païens sur la foi chrétienne s'enracinent dans leurs premiers contacts, parfois éphémères et superficiels, qu'ils eurent avec des chrétiens lors de leur nomadisme dans la steppe, au nord de la Mer Noire. Mais aucun peuple ou « état nomade » n'a pu leur transmettre cette foi monothéiste, car elle y était inconnue, en tant que religion d'état. Certes, l'empire byzantin connut quelques avancées politico-religieuses dans la région, surtout aux alentours de la péninsule de Crimée.

Les plus anciennes indications relatives aux contacts des Magyars avec le christianisme oriental sont fournies par les chroniques byzantines. Ioannes Malalas et Theophanes, deux chroniqueurs byzantins (respectivement du VI^e et IX^e siècle) évoquent un roi des Huns, nommé Maugeris. Après une mission envoyée en 527–528 dans la cité de Bosporos sur la péninsule de Crimée, le roi des Huns reçut le baptême et il accepta de laisser se poursuivre l'évangélisation de son peuple. L'assimilation du nom de personne Maugeris à l'ethnonyme Magyar fournissait longtemps l'un des arguments les plus solides en faveur de la thèse d'une conversion des Hongrois, et de la formation de l'identité et de l'autodésignation de ce même peuple. On ne possède aucune indication relative au succès de cette « conversion ». En plus, la terminologie byzantine, en

² Il suffit ici de renvoyer au modèle des « états nomades » de la steppe décrit dans *l'Inscription d'Orchon*. Seuls les Khabares mentionnés ci-dessus, en tant que peuple autrefois intégré aux Khazares, ont pu garder quelques éléments de leur judaïsme, même plus tard, après avoir rejoint les Magyars détachés des Khazares. L'historiographie hongroise estime depuis longtemps que les successeurs tardifs des Khabares ne sont autres que le peuple vivant sous l'autorité d'un chef nommé Samuel Aba, futur beau-frère du roi Étienne I^{er}. Le nom Samuel en est l'illustration. Gy. KRISTO, *A magyar állam megszületése*. [La naissance de l'état hongrois] (Szegedi Középkortörténeti Könyvtár 8.) Szeged, 1995. (dans ce qui suit : KRISTO 1995) surtout pp. 42-43., 97- 127.

employant le terme *paioni* ou *hunoï*, n'apporte aucun élément qui permet d'identifier ce peuple aux Magyars. Cette désignation incita à y voir la trace de Magyars convertis, alors que les chroniques byzantines se servent des mêmes termes pour identifier les différents peuples nomades et païens de la steppe. Or, la crédibilité de l'hypothèse d'une première conversion des Magyars à Bosphoros au début du VI^e siècle s'effondre du fait de l'usage trop répandu des noms des peuples nomades dans les chroniques byzantines.³

Les indications relatives aux missions byzantines sont maigres à propos des Magyars nomades. Les résultats des campagnes de conversion du VI^e siècle, si elles concernaient bien les Magyars, devaient progresser inévitablement. En effet, on possède deux autres traditions légendaires apportant quelques lumières sur les premières prises de contact de la chrétienté orthodoxe avec les Magyars. Il s'agit des *Légendes de Pannonie* qui contiennent la légende de Constantin-Cyrrill et de Méthode, personnages célébrés comme apôtres des Slaves.⁴

Le terme *Ugroï*, contrairement aux *Hunoï* ou *Paioni*, est plus ou moins adéquat pour désigner les Magyars d'alors. Il s'agit d'une mission byzantine qui avait pour but de convaincre et de convertir un prince Khazare qui avait assiégé une ville chrétienne. Les Magyars, peuple auxiliaire militaire des Khazares, résidait alors aux alentours de Cherson, foyer des missions byzantines. C'est lors de cette campagne de Constantin que la rencontre put se produire. La date possible de cet épisode est 860 ou 861. La mission de Constantin avait à la fois une tâche diplomatique, car l'empereur Michel III (842–867) l'avait envoyé au khagan des Khazars, les Magyars alliés ne l'ayant pas entravée.⁵ En ce qui concerne l'autre

³ Gy. MORAVCSIK, A honfoglalás előtti magyarság és a kereszténység, [Les Hongrois d'avant la Conquête et le christianisme] dans : J. SEREDI, (éd.) : *Emlékkönyv Szent István király halálának kétezszázadik évfordulóján*. Budapest, 1938. t. I-III., t. I. pp. 173-265. (dans ce qui suit : MORAVCSIK 1938) 189-195 ; MORAVCSIK, Gy. : *Bizánc és a magyarság*. [Byzance et les Hongrois] Budapest, 1953. (dans ce qui suit : MORAVCSIK 1953) pp. 34-35.

⁴ La première indication est la rencontre de Constantin-Cyrrill avec les Magyars, enregistrés sous le nom des *Ugroï*. « Ensuite le Philosophe [= Constantin] retrouva son chemin. Et, à la première heure, lorsqu'il prononça ses prières, les Ugors le menaçaient, criaient comme des loups en voulant le tuer. Lui, il n'eut pas peur, il n'arrêta même pas ses prières, il suppliait ainsi: «Pitié, mon Seigneur!», car il voulait finir ses oraisons. Eux, le reconnaissant, se soumièrent à l'ordre divin et firent des révérences en écoutant l'enseignement de sa bouche, et ils le laissèrent s'en aller avec tout son cortège. » HKÍF p. 160. La deuxième indication conservée dans la légende de Méthode renvoie à une rencontre de celui-ci et d'un *roi* inconnu des Magyars aux alentours du Bas-Danube. « Lorsque le roi ugor arriva aux confins du Danube, il voulut le [= Méthode] voir. Bien qu'il y ait eu des personnes qui disaient et qui pensaient qu'il ne s'en sortirait pas sans tortures, il se rendit à lui. Celui-ci, digne dans son autorité, l'accueillit avec honneur, pompe et d'une façon gaie. En conversant avec lui, comme il convenait à deux hommes de ce niveau, il se prit d'affection pour lui [= Méthode], il l'embrassa et le laissa s'en aller en lui faisant des offrandes. Il lui dit: «Garde-moi, père vénérable, dans tes prières saintes, toujours!» HKÍF p. 161.

⁵ HKÍF p. 160. notes 481-487. (I. H. TÓTH, I. FERINCZ)

texte, la légende de Méthode – en négligeant l'usage anachronique du terme 'roi' (*keorol*, dans le manuscrit), qui n'est que l'actualisation probable du mot *vaiida* dans la version en ancien russe – la rencontre de Méthode et du chef des Magyars peut être acceptée comme véridique. Elle aurait eu lieu, fort probablement, quelques part près du Bas-Danube. La date est moins claire, elle remonte aux débuts des années 880, mais plusieurs dates sont plausibles (881, 882, 883, 884).⁶

L'effet de ces deux rencontres reste malgré tout incertain, étant donné qu'on ne possède aucune information permettant de savoir à quel degré le christianisme pénétrait dans cette société païenne qui était celle des Magyars d'alors. En plus, l'accueil chaleureux des deux missionnaires ne témoigne point de la conversion des Magyars, mais plutôt d'un acte diplomatique : accompagner Constantin dans le chemin qui devait le mener jusqu'au chef des Khazares. Le cas de Méthode reste plus obscur, même s'il existe des recherches montrant qu'il engagea des pourparlers avec le prince des Moraves, Souatoplouc, et l'empereur Charles III (884).⁷

Quelle conclusion à tirer de ces indications? La réponse à la question si les Magyars se convertirent soit au judaïsme soit à l'orthodoxie est négative. Ni la cohabitation avec les Khazares, ni les missions byzantines, aussi certaines soient-elles, n'eurent pas d'influences durables sur les conceptions religieuses des Magyars des VI^e–IX^e siècles.⁸ Ces prises de contacts n'eurent donc pas d'effets sur les Magyars. L'infortune des essais de conversion peut s'expliquer de diverses manières.

1. Le caractère nomade des Magyars des VI^e–IX^e siècles n'était pas propice aux tentatives de conversion, qu'elles soient effectuées depuis Byzance ou par d'autres puissances proches des lieux d'installation du peuple nomade. La fréquentation et les changements incessants de l'habitat, l'absence de résidence fixe, entravaient l'établissement de relations stables et durables entre un foyer de missions byzantines (Cherson était le plus probable, en Crimée) et les Magyars nomades. De plus, au cours du IX^e siècle, ils s'éloignaient progressivement de cette région traditionnelle des missions

⁶ HKÍF p. 161. notes 488-489. (I. H. TÓTH, I. FERINCZ)

⁷ MORAVCSIK 1938. pp. 208-209 ; MORAVCSIK 1953. pp. 37-39.

⁸ Deux témoignages du X^e siècle, celui du byzantin Léon le Sage et celui du chroniqueur latin, Liutprand nous assurent de ce que les Magyars sont alors toujours païens : 1) Léon le Sage, *Tactica*, [XVII/44-45.] « On n'a pas l'intention d'envisager l'ordre de combattre [des Bulgares], ... étant donné qu'ils sont nos frères par la foi [chrétienne] [...] Mais on se prononce une campagne contre les Turcs [= Magyars]. » HKÍF p. 104. 2) Liutprand, *Antapodosis*, [I. 13.] « Cependant le roi Arnulf ... lorsqu'il fut incapable de vaincre ... le prince des Moraves, Souatoplouc ... demanda l'aide du peuple magyar, qui était rapace, téméraire et qui ne connaissait pas Dieu Tout Puissant [...] » HKÍF p. 213.

byzantines. La Lévédie, l'Etelköz, le cours du Bas-Danube lors des campagnes militaires contre les Bulgares ou bien contre Byzance, et enfin l'installation dans le bassin des Carpates (c'est-à-dire la Conquête) établissaient une distance géographique que les missions de Byzance étaient incapables de surmonter.

2. L'adhésion ou l'assujettissement à un « état nomade », comme on l'a vu dans le cas des Magyars et des Khazares, n'était point synonyme d'une intégration politico-religieuse. « L'état nomade » avait tout intérêt à exercer une surveillance lâche sur les membres ou sujets de leur fédération, et non pas à intervenir dans leurs idées religieuses. La double principauté sacrée n'avait d'autre but que de maintenir un contrôle politique sur les sujets. Par conséquent, les influences du judaïsme khazare auraient dû être extrêmement faible auprès des Magyars, sauf, bien entendu, parmi les Khabares qui se sont détachés des Khazares pour rejoindre les Magyars. Mais eux, en tant que peuples auxiliaires militaires des Magyars ne se sont pas assimilés à la société et à « l'état nomade » des Magyars.

3. Enfin, la structure sociale des Magyars du X^e siècle était défavorable aux missions de toutes provenances et de toutes natures. Il nous semble, d'après les témoignages de Constantin Porphyrogénète et de Léon le Sage, qu'une alliance de tribus s'est formée au plus tard à l'époque de l'assujettissement Khazare. Les sept tribus fédérées auxquelles s'adhérèrent les trois tribus alliées des Khabares ne correspondaient plus au schéma d'un « état nomade » dans les années 860 à 910. La preuve la plus frappante de cette structure est l'observation de Léon le Sage qui nota que les Magyars du début du X^e siècle vivaient sous l'autorité de leurs ducs, mais qu'ils reconnaissaient à la fois celle d'un seul (grand-)prince.⁹ La dynastie de ces grands-princes, des Árpáds ont anéanti les restes de la double principauté sacrée khazare ; ils renforcèrent le régime des tribus fédérées. Cependant, au milieu du X^e siècle, le régime politique de la fédération de tribus commença à se fissurer à cause des incursions militaires des Magyars en Europe occidentale et dans les Balkans. L'effet de ces expéditions fut déterminant du point de vue de la réception du christianisme.¹⁰

Traditions chrétiennes dans le bassin des Carpates

Les traditions chrétiennes du bassin des Carpates ne peuvent pas être négligées. D'une part leurs influences se surgissaient dans le vocabulaire de la

⁹ HKÍF pp. 104-105. (chapitres 43, 46.)

¹⁰ En ce qui concerne le régime politique en état de transformation cf. : KRISTO 1995. pp. 41-44.

terminologie ecclésiastique. Elle montre peu d'effets des missions accomplies de la Bavière ou de l'empire germanique, contrairement à nos estimations. Elle possédait par contre une couche forte des mots empruntés aux Slaves, de différentes langues slaves. D'autre part on trouve des foyers de chrétienté du IX^e siècle qui persistait après la conquête hongroise. Avant celle-ci l'état des Francs avait des positions remarquables et dans la région de l'état des Moraves (dans les environs de Nitra) et dans l'ancienne Pannonie. L'évêché de Regensbourg exerçait son autorité sur la région de Nitra, l'autre, l'archevêché de Salzbourg, de son côté, sur la Pannonie. Vers 833, le chef de la région de Nitra, Priwina fut expulsé par Moïmir, prince des Moraves et trouva un accueil amical auprès des Franques, par le comte Ratbod. Baptisé, il gagna de Louis le Germanique l'une partie de la Pannonie Inférieure, le centre de son lieu d'installation, Mosabourg (*urbs Priminae*). Sous son règne et sous celui de son successeur, son fils Kocel, Mosabourg devint l'un des plus importants foyers de la chrétienté en Pannonie. Les deux comtes fondèrent plusieurs églises dans les différentes localités de leurs territoires qui furent subordonnées à l'archevêché de Salzbourg. Les missionnaires des Slaves, Constantin-Cyrrillos et Méthode furent accueillis là en revenant de la Moravie, Priwina et Kocel les soutenaient dans leurs actes de christianisation de la région. Pourtant, en 870, lorsque Kocel persuada le pape Hadrien I^{er} de consacrer Méthode archevêque de Sirmium, c'est-à-dire de la Pannonie, l'archevêché de Salzbourg captura Méthode en faisant allusion à sa primauté de mission dans la région de la Pannonie. Les hostilités cessèrent en 874, par la paix de Forcheim qui rétablit les droits de Salzbourg sur la Pannonie Inférieure.¹¹ En tout cas, grâce aux activités de deux ducs, au moins quatre églises furent consacrées entre 833 et 870, dédiées respectivement à Saint Hadrien, à la Vierge, à Saint Jean Baptiste, et une quatrième dont la dédication est inconnue. Elles furent probablement des églises de baptême (*ecclesia baptismalis*) dont une, du moins par son patron, Saint Hadrien, montrait une sorte de continuation dans la dédicace du futur monastère bénédictin de Zalavár (= Mosabourg). Ces fondations et les missions de Salzbourg résultèrent ensemble la formation d'un réseau des églises (de baptême) en vue de la christianisation des Slaves habitant la Pannonie.¹²

¹¹ Cf. : P. VACZY, Magyarország kereszténysége a honfoglalás korában, [Le christianisme de la Hongrie à l'époque de la Conquête] dans : J. SEREDI (éd.) : *Emlékkönyv Szent István király halálának kétszázadiké évfordulóján*. Budapest, 1938. t. I-III, t. I. pp. 215-265. pp. 234-246.

¹² La source primordiale est ici la *Conversio Bagvariorum et Carantanorum* qui s'occupait surtout des succès missionnaires de l'archevêché de Salzbourg : « [...] *Postmodum vero roganti Priminae misit Liuprammus archiepiscopus magistros de Salzburg murarios et pictores, fabros et lignarios; qui infra civitatem Priminae [= Mosabourg] honorabilem ecclesiam quam ipse Liuprammus aedificari fecit officiumque ecclesiasticum*

Par la suite de ces activités, à peu près dans 28 localités se formèrent des églises en missions, p. ex. à l'ancienne Savaria (aujourd'hui Szombathely) et peut-être à Pécs ("Quinque basilica").¹³ La tâche de ses églises fut la conversion de la population de la région de la Pannonie dont beaucoup étaient des Slaves. Mais plusieurs groupes des Slaves se présentaient là, des Croates, des proto-Slovènes, en nom commun, des Slaves de Pannonie. Leur langue fut une variation ressemblant au dialecte du «kai-slovène». Quelques éléments de leur vocabulaire ecclésiastique furent empruntés par le hongrois et s'intégrèrent dans la terminologie spéciale de ce dernier. Les mots les plus fréquents sont : *apáca* (moniale), *apát* (abbé), *alamizsna* (aumône), *bérmál* (confirmation), *keresztény* (chrétien), *pokol* (enfer), *Húsvét* (Pâques), *parázna* (fornicateur), *pilis* (tonsure), *szent* (saint), *zarándok* (pèlerin). Le mémoire de l'état contemporaine de cette langue proto-slovène est le Fragment de Freising, un texte liturgique.

Mais à part de ceux-ci, il se trouve un autre groupe des mots d'emprunt slaves qui provenait de la terminologie chrétienne des Bulgaro-Slaves. Plusieurs explications peuvent être valables au raisonnement de l'étendu des contacts entre les Hongrois et les Bulgares, alors que, dans le cas des Slaves de Pannonie, les contacts intensifs s'établissaient après la conquête de la Pannonie par les tribus des Magyars, vers 900. Auparavant, une population forte des Bulgares était

*ibidem colere pergit. In qua ecclesia Adrianus martyr humatus pausat. Item in eadem civitate ecclesia sancti Johannis Baptistae constat dicata et foris civitatem in Dupleipin, [...] ad Quinque basilicas [=? Pécs] temporibus Liuprummi ecclesiae dedicati sunt. [...] Quae omnes temporibus Priviniae constructae sunt et consecratae a presulibus Innavensium [= Salzboung]. [...] A tempore igitur, quo dato et praecepto domini Karoli imperatoris orientalis Pannoniae populus a Innavensibus regi coepit praesulibus, usque in presens tempus, sunt anni LXXX V [en réalité: LXXV = il s'agissait l'année 871] quod nullus episcopus alicubi veniens potestatem habuit ecclesiasticam in illo confinio, nisi Salzburgeni rectores, neque presbyter aliunde veniens plus tribus mensis ibi suum ausus est colere officium, priusquam suam dimissoriam episcopo praesentavit epistolam. Hoc enim ibi observatum fuit, usque dum nova orta est doctrina Methodii philosophi.» Gy. PAULER, S. SZILAGYI (éds.), *A magyar honfoglalás kútfoi*. [Les sources de la Conquête] Budapest, 1900. p. 311., 313.*

¹³ L'identification du toponyme „Quinque basilicae“ de la *Conversio* à la ville de Pécs pose des problèmes. Cf. : D. SIMONYI, Pécs „Quinque Ecclesiae“ nevének eredetéről, [De l'origine du nom «Quinque Ecclesiae» de Pécs] dans : *Antik Tanulmányok* 6 (1959), pp. 87–103. et Gy. KRISTO, A Kárpát-medencei helynévanyag kontinuitásának kérdéséhez, [Contribution au problème de la continuité des noms de lieux du bassin des Carpates] dans : *Név és névkutatás*. I. Ed. BEKESI, (A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai 170.) Budapest, 1985. pp. 15–22 qui défendent la thèse de l'identification, alors que Endre Tóth a formulé a pris une position opposante. E. TÓTH, A kereszténység a honfoglalás előtti Kárpát-medencében, [Le christianisme dans le bassin des Carpates avant la Conquête] *Komárom-Esztergom Megyei Múzeumi Szervezet. Tudományos Füzetek* 11. [s. a.] 1pp. 63–182 ; E. TÓTH, A Quinque Basilicae – Quinque Ecclesiae helynevek lokalizálásához és értelmezéséhez, [Contribution à la localisation et l'interprétation des noms de lieux Quinque Basilicae – Quinque Ecclesiae] dans : *A pécsi Janus Pannonius Múzeum Évkönyve* 36 (1991), pp. 101–107.

présente dans cette région. Outre cela, le cours du Bas-Danube et la Transylvanie (et surtout dans la vallée du fleuve Maros) étaient des régions abondantes d'une population bulgare persistante. Les plus importants des sièges épiscopaux de cette chrétienté bulgare furent érigés dans le voisinage du bassin des Carpates. Vidin, Ochrida, Sirmium. Le hongrois emprunta d'eux les mots suivants de la terminologie chrétienne hongroise : *diák* (*disciple*), *Karácsony* (*Noël*), *kereszt* (*croix*), *panasz* (*plainte*), *pap* (*prêtre*), *péntek* (*vendredi*), *szombat* (*samedi*), *vádol* (*accuser*).¹⁴

Incursions militaires et leurs effets

Dans l'étude des prises de contacts des Magyars avec le christianisme, on peut distinguer une deuxième période, celle de l'occupation du bassin des Carpates. Celle-ci signifiait non seulement un nouvel environnement géographique, mais aussi une région où des influences multiples cernaient les différents groupes des occupants. Il est évident aujourd'hui que la conquête du bassin des Carpates, processus daté de 894–895 environ, ne s'effectua pas par l'invasion totale de la région entière. Des tribus en nombre modeste ont envahi les diverses régions, p. ex. l'outre-Tisza, la Grande Plaine et, vers 900, l'ancienne Pannonie. Par conséquent, les foyers des tribus, c'est-à-dire les lieux d'habitat, se trouvaient disséminés. Par l'installation en divers lieux, l'autonomie des tribus s'accrut relativement, l'autorité omnipotente du grand-prince (transmise toujours au sein de la tribu des Árpáds) devint de moins en moins réelle. Au milieu du X^e siècle les Magyars gardaient toujours les trois titres principaux, ceux de *kündü* (grand-prince), *g'la* et *kharka* (ces derniers étaient chefs militaires et juges). La fédération de tribus, régime du IX^e et du début du X^e siècle, s'écroula, et se formèrent vite de petites entités tribales, que l'on désigne souvent, à tort, comme des « états tribaux », ayant une autonomie plus ou moins forte par rapport aux autres tribus. Ces fissures dans la façade de l'ancienne alliance de tribus furent creusées par l'orientation politique divergente des différentes tribus au moment de lancer des incursions en quête du butin. Ces campagnes militaires, lancées depuis 862 sont très connues pour tout le monde, même en Occident. Elles furent accomplies non seulement vers l'Ouest (en Germanie et Alsace et plus loin, vers la péninsule ibérique), mais aussi dans les Balkans, explicitement contre les Byzantins. Les tribus avaient intérêt, à partir du secteur géographique qu'elles occupaient, à lancer des actions contre le territoire le plus proche d'eux. Ainsi, les tribus installées au Sud effectuaient des incursions surtout dans les Balkans, ceux de la partie de l'ouest, p. ex. les Árpáds, s'orientaient vers l'ouest. Elles furent lancées,

¹⁴ Concernant la question de l'emprunt des mots slaves, voir en général : I. H. TOTH, *Bevezetés a szláv nyelvtudományba*, [Introduction à linguistique slave] Szeged – Szombathely, 2004. pp. 198-203.

et cela a une importance considérable, parallèlement au Sud et à l'Ouest, donc par différents tribus. De notre point de vue, les conséquences sont simples : les différentes tribus furent en contact avec les divers foyers du christianisme, en l'occurrence ceux de l'église byzantine et de l'église romaine.¹⁵

Byzance et les incursions des Magyars

Des campagnes militaires furent souvent lancées dans les Balkans, parfois explicitement contre l'empire byzantin, parfois contre les Bulgares, dans le cadre d'une alliance avec celui. Byzance avait pour objectif majeur de neutraliser les attaques des barbares. Plusieurs témoignages nous informent de la politique extérieure de Byzance, qui consistait à forcer les barbares, dans la mesure du possible, à s'allier avec elle. Se protéger des invasions barbares en créant des territoires alliés, voilà la méthode byzantine, constamment réitérée selon le même rituel. Après le lancement d'une mission des quelques clercs ayant pour tâche de prendre contact avec le chef du peuple ou tribu en question, ceux-ci, une fois installés auprès des païens, encourageaient le prince à se laisser baptiser avec quelques personnages importants de son entourage. Ce rite était d'autant plus sûr s'il se déroulait à la cour de Constantinople. Ici, chose extrêmement répandue, le nouveau-chrétien fut baptisé par l'empereur en personne et le nouveau chrétien obtint le titre très élevé dans la hiérarchie byzantine d'*amicos* ou de *patrikiios*.

Je soulignerai cependant le caractère politico-religieux de ces conversions, car le but ces baptêmes était surtout d'affaiblir les projets d'invasion des barbares, de sceller la paix établie ou restaurée, et par voie de conséquence, d'entamer la conversion des païens. La conversion de quelques dirigeants n'était point bien entendu celle du peuple entier.

Après une incursion des Magyars contre Constantinople en 934, difficilement survécu, Byzance essaya de gagner la paix durable en acceptant le versement d'un tribut. Dans la deuxième moitié des années 940 une ambassade hongroise se présenta à Constantinople en vue d'établir ou de rétablir la paix avec les Byzantins. Le représentant probablement du tribu princier, Boultschou en compagnie de Termatschou, ce dernier arrière-petit fils d'Árpád, assumait en personne la foi chrétienne et se fit baptiser des mains propres de Constantin Porphyrogénète qui devint son parrain. Le tribut et le titre de *patrikiios* assignés aussitôt les deux chefs se repartirent vers leur lieu d'installation. L'influence de ce

¹⁵ Les incursions des tribus était le sujet de nombreuses oeuvres historiques dont on peut mentionner – bien entendu d'une façon subjective – le résumé récemment paru dans la monographie de Pál ENGEL : *Szent István birodalma. A középkori Magyarország története*, Budapest, 2001. pp. 16-18. En anglais voir : P. ENGEL, *The realm of St. Stephen. A History of Medieval Hungary, 895-1526*, London – New York, 2001. pp. 12-15.

baptême se réduisit vite au zéro, la source byzantine relative annonçait l'absence totale de persévérance dans la foi chrétienne orthodoxe. « Conversion » purement politique qu'elle était celle de Boultschou, perdit son utilité plus tard, dans les années 950, lorsqu'il se distinguait dans les campagnes accomplies dans la région occidentales. Il fut présent dans la bataille d'Augsbourg en 955 (près de Lech), captivé par les Theutons, l'empereur Otton I^{er} le fit exécuter.

Une deuxième prise de contact avec la chrétienté orthodoxe se réalisa quelques années plus tard. Vers 952 ou 953, une autre ambassade arriva à Constantinople. Cette fois, le *g'la* résidant en Transylvanie (personifié d'ailleurs sous le nom Gyula de la désignation de son titre) vint en personne probablement pour mettre fin aux relations adversaires. Le même rite fut repris que dans le cas de Boulchou, ce *g'la* fut baptisé par les propres mains de l'empereur byzantin, Constantin VII, et il gagna le titre de *patrikios*. Cependant les conséquences de ce baptême furent décisives du point de vue de la chrétienté hongroise, car le nouveau-chrétien emmena un moine grec, nommé Hierotheos, ayant la tâche d'une mission auprès des Turks. Il fut sacré « métropolitain de Turkia » par les mains du patriarche de Constantinople, Theophylaktos (933–956).¹⁶

La mission de la conversion du peuple du *g'la* fut surveillée donc par le premier de la hiérarchie ecclésiastique byzantine. Il reste, pourtant, quelques problèmes à résoudre par rapport à cette mission. Premièrement, à quoi réfère le titre de Hierotheos, « métropolitain de Turkia », cette Turkia, est-ce identique aux territoires habités par des Magyars, c'est-à-dire des Turks?

Une théorie récente affirme qu'une métropole orthodoxe de Hongrie existait sous la supériorité du patriarche de Constantinople. En 1028, un métropolitain de la Turkia se fit inscrire parmi les autres au concile du patriarche de Constantinople. Ensuite les métropolitains de la Turquie faisaient figure sur les listes des évêchés byzantins (*Notitiae Episcopatum*).

¹⁶ Ioannes Skylitzes, *Synopsis historiarum* : « [...] Mais les Turks ne cessèrent pas de lancer des incursions et dévastèrent sans fin les territoires des Romains jusqu'au moment où un de leurs chefs, Boultschou, faisant semblant de sympathiser avec la foi chrétienne, n'arriva pas à Constantinople. Baptisé, l'empereur Constantin devint son parrain, il eut l'honneur de gagner le titre de patrikios, il rentra chez lui en possession d'une grosse somme d'argent. Peu de temps après, Gyula [= g'la] arriva dans la ville impériale, il était aussi le prince des Turks, il fut gratifié des mêmes bienfaits et honneurs. Lui, il emmena un moine, nommé Hierotheos, connu par sa piété, qui fut sacré évêque de Turkia par Theophylaktos, et qui, une fois arrivé là, conduisit beaucoup [de gens] de l'erreur barbare à la chrétienté. Gyula montrait sa persévérance dans la foi, il ne lança jamais des incursions sur les territoires des Romains, il n'oubliait jamais des chrétiens captifs, il prit soin d'eux, il les fit libres. Cependant Boulchou, rompit l'alliance établie avec Dieu, se portant souvent avec tout son peuple contre les Romains. Lorsqu'il complotait ainsi contre les Francs, il fut capturé et l'empereur Otton [= Otton I^{er}] le fit empaler. » HKIF pp. 152-153. Cf. : MORAVCSIK 1953. pp. 53-54.

Cependant des objections peuvent être formulées par rapport à cette thèse. Il est fort improbable que l'existence de cent cinquante années d'une métropole orthodoxe ne laisse aucunes traces dans les sources hongroises. En plus la crédibilité de tels listes des évêchés fut contesté depuis longtemps par les byzantinologues car la *Notitiae Episcopatum* mentionnait à plusieurs reprises des métropoles qui n'existaient point. Ils ne formulaient que les prétentions de l'église byzantine sur tels ou tels territoires.¹⁷

Il est plus probable qu'en réalité la mission de l'évêque byzantin ne s'étendait qu'aux territoires sujets sous l'autorité du *g'la*, précisément à la Transylvanie. La mission eut des résultats remarquables, surtout auprès de l'élite de « l'état tribal » des *g'las*, si bien que, cinquante années plus tard, la fille du dernier *g'la*, Prokuj (Prokouj), Sarolt fut éduquée d'après les principes de la foi orthodoxe. Et c'est exactement par ces traditions conservées en Transylvanie, que l'orthodoxie pouvait coexister à la chrétienté romaine, étant donnée que Sarolt, épouse du grand-prince Géza, mère d'Étienne I^{er}, et son entourage pouvaient pratiquer l'orthodoxie à leur nouveau lieu d'installation, à Veszprém ou à Veszprémvölgy, là une abbaye des moniales orthodoxe fut fondée.¹⁸

Dernièrement, quelques indications nous affirment que la chrétienté byzantine eut influence dans une autre région du bassin des Carpates. Il s'agit d'un autre chef de tribu, d'Ajtony de qui l'autorité s'étendait dans la vallée du fleuve de Maros, ayant le centre le fort en terre de Marosvár. Il établit le contact avec l'orthodoxie par l'intermédiaire de l'église bulgare, car il se fit baptiser à Vidin, ancienne siège épiscopale bulgare, probablement dans le dernier quart du X^e siècle. Des moines grecs s'installèrent à Marosvár et, lorsque le roi Étienne I^{er} fit subjurer Ajtony, vers 1028, ces moines furent déménagés non loin, dans le monastère d'Oroszlános.

Quelles conclusions à tirer des indications de cette période précédant la construction de l'organisation ecclésiastique?

1. L'éclatement de l'alliance des tribus eut des conséquences décisives.

Les différentes entités territoriales des tribus et surtout des *g'las* de la

¹⁷ L'une des objections par rapport à la thèse de Baán est que l'un des deux prélats de Turkia, était Theophylaktos et non pas Iohannes. Cf. : Gy. MORAVCSIK, *Az Árpád-kori magyar történelem bizánci forrásai – Fontes byzantini historiae Hungaricae aeo ducum et regum ex stirpe Árpád descenditum*. Budapest, 1984. 253

¹⁸ Il est contestable cependant que l'abbaye de moniales a été subordonnée à la métropole de Turkia, c'est-à-dire à Kalocsa. L'institution de la *stauropogia* désigne la subordination au patriarche et non pas au métropole. Cf. : L. MEZEY, *Az esztergomi érsekség primáciává fejlődése, [L'évolution du droit primatial de l'archevêché d'Esztergom] Vígília 1976/6, pp. 368-374. p. 372.*

Transylvanie, d'Ajtony de la région du fleuve Maros, des Árpáds de la région centrale et de l'Ouest (la Pannonie) articulaient leurs propres orientations politico-religieuses.

2. Les conversions des différents chefs de tribus, soit qu'elles se déroulèrent à Constantinople, à Vidin ou ailleurs, avaient un caractère purement politique : établir ou renforcer la paix, cesser les hostilités. Parmi elles, trois eurent des conséquences sur les missions : celle du *g'la* résulta le lancement d'une mission orthodoxe en Transylvanie (Hierotheos) qui atteignit même Sarolt, l'épouse du grand-prince des Árpáds, Géza ; Ajtony, après son baptême reçut des moines grecs à Marosvár le monastère de qui persistaient longtemps après sa chute (vers 1030) ; enfin la « choix de religion » du grand-prince des Árpáds, Géza, l'ambassade de Quedlimbourg, ainsi que le mariage de son fils, Waic, futur roi Étienne I^{er} et de la princesse de la Bavière, Gisèle ouvrirent le champ devant les missions bavaroises. Leurs motifs furent les suivants : le *g'la* voulut, vers 953, (r)établir la paix ; Ajtony avait l'intérêt de s'approprier un allié contre les menaces des autres tribus, notamment des Árpáds ; Géza avait l'intention d'apaiser les hostilités des Ottons et prévenir les avancements politico-religieux de l'Empire dans la région.

3. Les traditions chrétiennes locales influencèrent beaucoup les missions. En Transylvanie, sur les territoires des *g'las* et parmi les Bulgaro-Slaves dont le reste le plus fort se situait là, la chrétienté orthodoxe eut des influences exclusives. En Pannonie, grâce aux missions multiples de l'archevêché de Salzbourg et des deux ducs de la région du lac Balaton, Priwina et Kocel, une vingtaine d'églises furent construites et consacrées à la tâche des missions, du baptême, dont les plus importantes furent les trois églises de Mosabourg (Zalavár), de Savaria et peut-être de Pécs (Quinque basilica). Lors des missions, on se servait de la langue des Slaves de Pannonie, une ancienne version du dialecte kaï-slovène. Les deux traditions chrétiennes slaves (des Bulgaro-Slaves et des Slaves de Pannonie) eurent des résultats décisifs : une grosse partie de la terminologie ecclésiastique du hongrois fut empruntée d'elles.

4. Enfin, le tableau de la chrétienté du début du règne du roi Étienne I^{er} se constituait de influences multiples. Différentes orientations religieuses et leurs influences régionales, plusieurs foyers et traditions des missions, slaves, bavarois donnaient la complexité énorme de cette période.

Les influences de l'orthodoxie dans la Hongrie médiévale

Comme on a vu, les influences de l'église byzantine se manifestaient dans le bassin des Carpates. Par la suite de la conversion du *g'la* de la Transylvanie à

Constantinople vers 953 eut des conséquences décisives. Le patriarche de Constantinople, Theophylaktos désigna un missionnaire en personne de Hyerotheos qui devint le premier, et vraisemblablement l'unique « métropolitain de la Turkia » (il aurait dû être plutôt un évêque) qui désignait les territoires de ce *g'lu*. L'évêque baptisa probablement les membres de la famille des *g'lus* de la Transylvanie, d'entre eux la fille du dernier, Sarolt et sa soeur Karoldu. La mission persistait jusqu'à l'époque du roi Étienne I^{er} qui mit fin par force à « l'état tribal » de Prokuj. Par conséquent la mission orthodoxe finit ses activités et se retira probablement de la Transylvanie. L'oeuvre de la conversion de la région fut désormais la tâche du nouvel évêché de Transylvanie, de caractère aussi de mission étant privé d'un siège fixé.

Sarolt devint l'épouse du grand-prince Géza qui lui fournit une cour princière à Veszprém où la princesse s'encerclait dans la mesure du possible des moniales orthodoxes. Cependant la formation du premier évêché latin, par l'intermédiaire de la reine Gisèle d'origines bavaroises mit fin à l'existence des moniales grecques qui furent démenagées au monastère en proximité de Veszprémvölgy.¹⁹

Un autre monastère grec existait à l'intérieur des murs de la forteresse d'Ajtony à Marosvár. En 1030, après la sujétion de ce dernier, le futur évêque de Csanád, Saint Gérard et le comte firent démenager les moines grecs non loin de Marosvár, à Oroszlámos.²⁰ Le monastère orthodoxe persistait probablement jusqu'au XIII^e siècle.²¹

¹⁹ La personne du fondateur est au carrefour des débats des historiens. Plusieurs explications ont été mises au jour. Il n'est pas du tout impossible que la fondation de Veszprémvölgy eût en connexion plutôt avec le roi Étienne I^{er} et non pas avec son père Géza. Si on accepte la fondation royale, deux solutions se surgissent. La première est que l'abbaye des moniales fut créée aux exigences d'une des soeurs d'Étienne qui avait été l'épouse du fils du prince bulgare Gavril-Radomir qui l'avait expulsée. Mais il peut référer aussi à celle de la veuve d'origines byzantines (?) du fils et successeur possible d'Étienne, Émeric qui mourut prématurément en 1031. L'originale de la charte de fondation de Veszprémvölgy n'existe pas, seul la rénovation de 1109, établie par le roi Coloman. Cette dernière contenait la charte de langue grecque et sa transcription latine. Mais le nom du fondateur, 'Stephanos' pouvait porter également sur Étienne I^{er} et sur son père qui reçut aussi le nom Étienne lors de sa baptême. *Diplomata Hungariae antiquissima edendo operi praefuit Georgius Györfy*. Vol. I. 1000-1131. pp. 81-85.

²⁰ Ajtony se convertit à Vidin, au cours du Bas-Danube, et il fit construire le monastère de Marosvár : « *Accepit [sc. Ajtony] autem potestatem a Grecis et construxit in prefata urbe Morisena monasterium in honore beati Johannis Baptiste, constituens in eodem abbatem cum monachis Grecis iuxta ordinem et ritum ipsorum. [...] Corpora vero Christianorum, qui ceciderant in prelio, tollentes duxerunt in Morosvar et sepelierunt in cimiterio Sancti Iohannis Baptiste in monasterio Grecorum, quia in eadem provincia aliud monasterium illius temporibus non erat. Monachis autem ipsius loci eiusdem urbis tertia pars deservebat, quos Chanadinus non repulit, sed in eodem statu, quo inventi sunt, manere permisit. Quo facto Chanadinus assumens abbatem dicti monasterii cum aliquibus fratribus, venit ad locum, in quo ei leo apparuerat, ubi fecit signum, quatenus votum, quod Sancto Georgio*

D'autres monastères grecs, d'importance moyenne se présentaient dans le royaume. Au XI^e siècle un monastère fut fondé à Dunapentele (aux alentours de Dunaujváros actuelle), dédié à Saint Pantaléon. Il fut détruit lors de l'invasion des Tartares (1241–1242), qui aurait pu avoir des conséquences sombres portant sur le monastère : il est disparu vers la fin du XIII^e siècle malgré quelques tentatives de réorganisation.²²

*roverat, adimpleret. [...] Post hec veniens Chanadinus ad locum, ubi leonem in sompnis viderat, in honore beati Georgii martiris monasterium edificavit introducens illic memoratos Grecos monachos de monasterio beati Johannis Baptiste una cum abbate. [...] Hi decem presbiteri erant et viri literati, quos Chanadinus comes in curram suam ponens et in diocesim Chanadiensem ducens et primo quidem in Orozlanos, ubi monasterium in honore beati Georgii martiris edificabat. Sanctificato autem eodem loco, magnum convivium fecit episcopo cum fratribus, quos etiam plurimis donariis remuneravit. Inde proficiscentes venerunt in urbem Morisenam, ubi erant monachi Greci qui divina secundum ritum et consuetudinem suam celebrabant. Episcopus autem, invito consilio cum comite Chanadino, eundem Grecum abbatem cum monachis suis transtulit in Orozlanos, monasterium vero ipsorum episcopo cum fratribus suis, qui in eodem habitaverunt, donec monasterium beati Georgii martiris proficeretur.» De Sancto Gerardo episcopo Morosiensi et martyre regni Ungarie (Légende majeur de Saint Gérard), *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*. Ed. E. SZENTPÉTERY, I-II. Budapestini, 1938. II. pp. 480-506. 490-493. Cf. : Gy. MORAVCSIK, Görögnyelvű monostorok Szent István korában, [Monastères grecs à l'époque de Saint Étienne] dans : J. SERÉDI (éd.), *Emlékkönyv Szent István király halálának kilencszázadik évfordulóján*. Budapest, 1938. t. I-III., t. I. pp. 387-422. (dans ce qui suit : MORAVCSIK 1938a) pp. 402-405. ; MORAVCSIK 1953. pp. 56-57. ; Gy. MORAVCSIK, The Role of the Byzantine Church in the Medieval Hungary, *The American Slavic and East European Review* 6 (1947), pp. 134-151. (dans ce qui suit : MORAVCSIK 1947) pp. 139-140.*

²¹ MORAVCSIK 1953. p. 62.

²² Le monastère est mentionné pour la première fois dans une acte juridique de 1238, dans laquelle l'abbé se présente comme un des intéressés dans un procès de biens. Cette source montre bien, que le monastère était possédé par la lignée d'Andornak, un membre de celle-ci, Bánk était l'abbé. Il se pose, bien entendu, la question si le monastère était du rite orthodoxe ou non, étant donné que la charte ne mentionne pas l'identification de l'ordre. D'après la charte de Béla IV (1263), le monastère fut détruit lors de l'invasion des Tartares puisqu'il exigea du destinataire de sa donation, Gabric, de le reconstruire. Le projet resta inachevé, le roi l'offrit à Philippe, archevêque d'Esztergom. Mais cette donation n'aurait pu pas se réaliser, car le roi Ladislas l'offrit aux moniales de du monastère Sainte Cathérine de la vallée de la Vierge, puis, en 1277 il l'offrit de nouveau aux fils de l'ancien patron, Gabriel (Gáborján, Jacob et Dominique). Les moniales peuvent être identifiées à celles de Veszprémvölgy, et par conséquent le monastère aurait pu devenir une abbaye des moniales. Malgré la donation de 1277, les moniales pouvaient rester dans le monastère, ce que reflète dans une acte de 1329 qui fit mention du fait que « *ubi beginae sive moniales Grecales condamm commorabantur* ». Il reste incertain si le monastère ait disparu par le manque d'intérêt, des biens ou bien par la suite de la tendance de latinisation. Pourtant, d'après les informations disponibles, la disparition « spontanée » est plus vraisemblable. Cf. : G. ÉRSZEGI, Dunapentele a középkorban, [Dunapentele au Moyen Âge] dans : *Fejér megyei történeti évkönyv 9. Dunapentele – Dunaujváros. Székesfehérvár, 1975. pp. 7-42. passim ; G. ÉRSZEGI, Okmánytár Dunapentele középkori történetéhez, (Chartes relatives à l'histoire médiévale de Dunapentele] dans : *Fejér megyei történeti**

Les sources portant sur l'existence d'autres établissements religieux orthodoxes ne sont pas abondantes. La dernière phase des fondations orthodoxe se lie à André I^{er}, qui se manifesta dans la fondation des communautés des religieux (ermites) à Visegrád, à Zebegény et aux alentours de l'abbaye bénédictine de Tihany.²³ En outre, il faut mentionner bien entendu le monastère de Szávaszentdemeter (Saint Démétrios de Sirmie).²⁴ Il est probable aussi, que l'abbaye cistercienne de Pásztó aient des origines grecques.²⁵

évkönyv 12. *Dunapentele – Dunaiújváros*. Székesfehérvár, 1978. pp. 285-291. nr. 1-3., 6., 8. ; MORAVCSIK 1947. p. 145.

²³ Les fondations des communautés des ermites sous le règne d'André I^{er} sont sans doute en relation du fait qu'il séjournait pendant quelques années à Kiev d'où il eut son épouse, Anastasia, princesse de Kiev, fille de Jaroslav le Sage. Dans le cas de Tihany la charte de fondation de l'abbaye bénédictine mentionne le lieu du communauté des ermites sous le nom « Petra » (pierre), ce nom se retrouve dans la circonscription des biens de l'abbaye (1211) sous le nom de l'église Saint Nicolas d'Oroszkő. Le communauté des ermites devint de plus en plus dépendant de l'abbaye bénédictine, qui se reflète p. ex. dans une charte de 1270 qui la mentionna comme prieuré Saint Nicolas d'Oroszkő de l'abbaye de Tihany. Cf. : MORAVCSIK 1947. p. 144. ; MORAVCSIK 1953. p. 60. ; J. CSEMEGI, A tihanyi barlanglakások, [Les caves des ermites de Tihany] *Archaeológiai Értesítő* 7-9 (1946-1948), pp. 396-407. La fondation du monastère de Visegrád remonte aux années 1050 (André I^{er}). Malheureusement les circonstances et l'histoire de cet établissement restent obscurs par la suite du manque des sources. Seul une charte du pape Honorius III (1221) nous informe que des moines grecs vivaient là depuis longtemps. Le monastère, dédié à Saint André, fut alors transmis aux bénédictins. A. THEINER, *Vetera monumenta historica Hungarum sacram illustrantium*. I-II., Rome, 1859. I. p. 29. ; MORAVCSIK 1947. pp. 144-145. ; MORAVCSIK 1953. p. 60. ; Gy. MORAVCSIK, Hungary and Byzantium in the Middle Ages, dans : J. M. HUSSEY, (éd.) : *Cambridge Medieval History*. Vol. IV, t. I. Cambridge, 1966. pp. 567-592. (dans ce qui suit : MORAVCSIK 1966.) p. 577. Cet auteur supposa aussi que les moines de Visegrád se soient recrutés des ermites d'un autre établissement orthodoxe, du communauté des ermites de Zebegény. MORAVCSIK 1953. p. 60.

²⁴ Les circonstances de la fondation du monastère ne sont pas claires. Une charte de donation d'un certain Radó, palatin, daté de 1057 fut délivrée en faveur de cet établissement, mais elle est fautive. D'après l'analyse très détaillée de György Györffy, il est probable que le monastère fut fondé au milieu du XI^e siècle. Il était subordonné directement au patriarche de Constantinople. Entre 1193 et 1196 le roi Béla III fit conscrire les biens du monastère qu'il offrit au *lavra* Saint Théodosios de Jérusalem. Il se pose la question, bien entendu, comment les moines de Jérusalem aient pu exercer de surveillance sur l'établissement. Au cours de la première moitié du XIII^e siècle l'évêque de Pécs, Bertalan essaya – sans aucun succès – de développer son autorité sur cet établissement riche. En 1264 le roi Béla IV offrit Szávaszentdemeter à sa fille, Anne, princesse de Macsó. D'après une tradition du XIV^e siècle la vie des moines orthodoxes devint de plus en plus problématique c'est pour cela en 1344 le monastère fut transmis aux bénédictins. MORAVCSIK 1947. p. 145-146. ; MORAVCSIK 1953. p. 61. ; MORAVCSIK 1966. p. 577. ; Gy. GYÖRFFY, A szávaszentdemeteri görög monostor XII. századi birtokösszeírása, [L'inventaire des biens foncières du XII^e siècle du monastère grec de Szávaszentdemeter] *A Magyar Tudományos Akadémia II. Osztályának Közleményei*. I-II. 1952. pp. 325-362. 1953. pp. 69-104. ; G. KISS, A pécsi püspökség megszerzése és területi kiterjedése, [L'organisation et disposition territoriale de l'évêché de Pécs] dans : M. FONT (éd.),

Malgré les institutions religieuses présentes et les influences culturelles,²⁶ depuis la première moitié du XIII^e siècle, l'orthodoxie devenait de plus en plus isolée, perdait son importance d'auparavant. Les causes de ce processus sont différentes, elles sont à la fois internes et externes.

En somme, l'orthodoxie n'arriva pas à s'enraciner dans les sièges épiscopale par l'effet de la volonté royale. Le roi accepta l'existence des monastères grecs, mais il n'eut point l'intention de les laisser participer dans l'oeuvre de la formation de l'église autonome du royaume, en rendant compte que le supérieur le plus élevé de l'église orthodoxe était l'empereur même qui, en cas de la participation, aurait pu exercer une sorte de surveillance sur l'église de Hongrie et sur le royaume même.

Enfin les résidus de l'orthodoxies furent éliminés en Hongrie de la première moitié du XIII^e siècle en corrélation avec les « résultats » de la quatrième Croisade

Pécs szerepe a Mohács előtti Magyarországon. (Tanulmányok Pécs történetéből 9.) Pécs, 2001. pp. 53-68. pp. 59-65.

²⁵ Au début du XII^e siècles un moine d'origines grecques, Cerbanus traduisit du grec au latin deux oeuvres, celles de Maximos Homologétés et de quelques de chapitres de celle de Ioannés Damaskénés d'après des manuscrits conservés dans l'abbaye de Pásztó. Les traductions, dédiées à l'abbé de Pannonhalma en reconnaissance de leur hospitalité, inspirait beaucoup des auteurs latins, comme p. ex. Petrus Lombardus. MORAVCSIK 1947. p. 146 ; MORAVCSIK 1966. 587 ; K. SZOVAK, 'Cerbanus', dans Gy. KRISTÓ (éd.), F. Makk, P. Engel (éds), *Korai magyar történeti lexikon. (9-14. század)*, Budapest, 1994. p. 137 ; I. KAPITANFFY, Cerbanus és Maximus-fordítása, [Cerbanus et sa traduction de Maximus] dans : I. KAPITANFFY, *Hungaro-Byzantina. Bizánc és a görögység a középkori magyarországi forrásokban*, Budapest, 2003. pp. 170-193.

²⁶ On a déjà mentionné la traduction de Cerbanus. Dans l'inventaire de la bibliothèque de l'abbaye de Pannonhalma – établie à la fin du XI^e siècle – on retrouve un *Psalterium Graecum*. L'oeuvre théologique de l'évêque Saint Gérard de Csanád fut inspirés des auteurs grecs aussi qu'il aurait pu consulter en Hongrie. Certains usages liturgiques, p. ex. la bénédiction de l'eau montrent des influences orthodoxes : le missal de Zagreb (XI^e siècle) contient une note : « *ut mos est Graecorum* ». Le culte de certains saints reflètent aussi des effets de l'orthodoxie : la fête de Saint Démétrius fut célébrée au 26 octobre et non pas 8 octobre. D'après le décret du concile de Szabolcs (1092) la période de la Jeûne s'étendait sur sept semaines, qui était un usage archaïque dans l'église orthodoxe et non pas six semaines comme dans l'église catholique. Par rapport au mariage des clercs, la législation du roi Ladislas I^{er} adopta les canons du synode de Trullo – jamais reconnu par Rome, et c'était seulement celle du roi Koloman qui semble employer les exigences de la réforme grégorienne. À la fin du XII^e siècle, sous le règne de Béla III – évidemment par la suite du renforcement des relations entre la Hongrie et Byzance – la visite faite à Constantinople de l'archevêque d'Esztergom, Job et sa correspondance avec l'empereur byzantin Isakios Angelos II – par l'intermédiaire de Démétrios Tornikés – montrent bien que combien la Hongrie des XI^e-XII^e siècles était empreigné des influences culturelles, religieuses de la part de Byzance. Cf. : MORAVCSIK 1947. pp. 146-149 ; L. KOMAROMI : *A bizánci hatás kérdése a középkori magyar jogban*. Doktori értekezés. [L'influence byzantine sur le droit de la Hongrie médiévale, Thèse de doctorat] Budapest, 2006. (dans ce qui suite : KOMAROMI 2006) pp. 65-140

(pris de Constantinople en 1204), mais surtout par conséquence d'un projet d'établir les monastères grecs sous l'autorité d'un évêque latin,²⁷ ainsi que par les décisions relatives du concile de Latran de 1215²⁸. Une partie d'eux fut « latinisée » par force, d'autres ne persistèrent plus par des raisons des défauts du recrutement du personnel.²⁹

²⁷ Ce projet fut articulé en 1204 d'après la correspondance du roi hongrois Émeric et du pape Innocent III : « [...] *Rex Ungarorum illustris, quod quaedam ecclesiae monachorum Graecorum, in regno Ungariae constitutae, per incuriam diaecesanorum episcoporum, et per ipsos Graecos, qui valde sunt, sicut asserit, dissoluti, penitus destruuntur; a nobis supplicans humiliter et devote, ut auctoritate nostra unus fieret episcopatus ex ipsis, qui nobis nullo mediante subesset, vel abbas, aut praepositi latini constituerentur in illis, quorum studio et diligentia earundem ecclesiarum status posset in melius reformari [...].* » G. FEJER (éd.), *Codex diplomaticus ecclesiasticus ac civilis Budae*, 1829-1844. II. pp. 429-430. – cité par KOMAROMI 2006 p. 16. note nr. 46.

²⁸ Le terme technique « latinisation » réfère ici au décret du quatrième concile de Latran (1215) qui exigea l'obéissance des Grecs aux Latins précisément dans le cas du baptême, mais en général aussi (cf. : décrets 4-5). La raison la « latinisation » des établissements grecs prit ses racines dans le fait que d'une part un grand nombre d'eux souffrait de problèmes de recrutement, d'autre part une hostilité très forte – cf. la désignation « schismatiques » très répandue – contre les Grecs-Byzantins se manifestait à partir du dernier tiers du XII^e siècle. Concernant le texte du décret 4. du concile : « L'insolence des Grecs envers les Latins. Le mépris à l'égard des rites sacramentels de l'Eglise latine :

Bien que nous voulions encourager et honorer les Grecs qui, de nos jours, reviennent à l'obéissance du Siège apostolique en acceptant, autant que nous le pouvons dans le Seigneur, leurs habitudes et leurs rites, nous ne voulons ni ne devons pourtant pas tolérer chez eux ce qui met les âmes en danger et déroge à l'honnêteté ecclésiastique. En effet, après que l'Eglise grecque avec certains complices et partisans se fut soustraite à l'obéissance au Siège apostolique, les Grecs se sont mis à abominer tellement les Latins que, entre autres pratiques impies marquant leur mépris à leur égard, s'il arrivait que des prêtres latins célèbrent sur leurs autels, ils ne voulaient eux-mêmes offrir le saint sacrifice sur ces autels avant de les avoir d'abord lavés, comme s'ils avaient été souillés par ce seul fait. Et même, dans une audace téméraire, ces mêmes Grecs osaient rebaptiser ceux qui avaient été baptisés par les Latins ; et nous avons appris que, encore maintenant, certains ne craignent pas de le faire. Voulant donc écarter de l'Eglise de Dieu un si grand scandale, sur le conseil du saint concile, nous ordonnons absolument qu'ils n'osent plus désormais agir ainsi, se conformant, en fils obéissants, à leur mère la sainte Eglise romaine, afin qu'il y ait « un seul troupeau et un seul pasteur » Si quelqu'un devait agir de cette façon, il serait frappé du glaive de l'excommunication et déposé de tout office et bénéfice ecclésiastique. Décret nr. 5. Le rang des patriarches. La prééminence du Siège romain : Renouvelant les anciens privilèges des sièges patriarcaux, avec l'approbation du saint concile universel, nous prescrivons ce qui suit : après l'Eglise romaine qui, le Seigneur en disposant ainsi, détient la primauté du pouvoir ordinaire sur toutes les autres Eglises en tant que mère et maîtresse de tous les chrétiens, l'Eglise de Constantinople détiendra la première place, celle d'Alexandrie la deuxième, celle d'Antioche la troisième, celle de Jérusalem la quatrième. » Symboles et définitions de la foi catholique, *Enchiridion Symbolorum*, ou *Denzinger. Edition 37.* (<http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/drq.htm#co5>); Cf. en latin: J. D. Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio usque ad 1440. I-XXXI, Firenze – Venezia, 1757–1789. XXII. 890.*

²⁹ Cf. : notes 22-25 !

Parallèles dans la région de l'Europe centrale

Le processus de cette intégration est encore plus intéressant si on prend en considération les parallèles de la région de l'Europe centrale, marge de la Chrétienté occidentale au tournant du premier millénaire. On pense notamment aux cas des Tchèques et des Polonais.

Il semble que le processus de la conversion auprès des Magyars, des Tchèques et des Polonais connaissait beaucoup de parallèles et seulement quelques traits distinctifs. Il est évident, même si les sources ne sont pas abondantes portant sur les Tchèques et les Polonais, que les premières conversions se lièrent le plus près possible à une élite princière. Les premières impulsions sont venues dans la région tchèque et morave par les missions de Cyrille et Méthode (vers 870). La Moravie subit vite les effets missionnaires de Salzbourg, tandis que – même si la réalité de cette tradition reste incertaine – le prince tchèque, Borivoj fut baptisé par Méthode.³⁰ Dans cette série s'inscrit la conversion de Venceslas et de Ludmilla dans la première partie du XI^e siècle. Ainsi, le prince polonais, Miesko I^{er} se fit baptiser et épousa Dobrava (d'origines tchèques), puis Ota (d'origines saxones). Les princes récemment baptisés – au moins chez les Polonais, tandis que les tentatives de Venceslas eurent aucun effet réel car il fut expulsé par les païens – essaient ensuite de faire répandre la chrétienté d'une part au niveau des occupations territoriales (Miesko I^{er} et Boleslaw I^{er}), d'autre part par le soutien de la mentalité chrétienne (législation³¹). C'était surtout l'œuvre de la deuxième génération tout comme en Hongrie.

Cette tentative s'inscrit bien dans le programme de l'établissement de l'administration ecclésiastique, c'est-à-dire dans celui de la fondation des évêchés. En Bohême, après l'expulsion de Venceslas, faute des impulsions internes, l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique ne pouvait être réalisé que par l'intermédiaire de l'empereur Otton I^{er}. Cette influence extérieure se manifesta par le fait que l'évêché de Prague devint subordonné de l'archevêque de Mayence. Le développement de l'administration était très lent, car l'autre évêché, celui d'Olmouc (Olmütz), subordonné à Prague, ne fut établi que vers 1063. En Pologne l'organisation ecclésiastique se développait similairement à celle de la Hongrie. Le mariage et la conversion de Miesko permit l'établissement de l'évêché de Poznań, et dans les décennies suivantes il est fort probable que

³⁰ *Cosmas Pragensis Chronica Boemorum*. (Die Chronik der Böhmen des Cosmas von Prag) MGH SS NS 2. München, 1995. 22. (I. 10)

³¹ Dans ce domaine il y a de gros défaut en Tchéquie et en Pologne, car on ne connaît point de lois de cette période. C'est seulement Cosmas de Prague qui affirme que Břetislav I^{er} aurait édicté des lois pour établir les prescriptions portant sur les jours fériés, les normes de noce et de sépulture. (Cosmas II. 4.) La tradition polonaise maintenait que les dents de ceux qui violèrent les règles de jeûne doivent être cassées.

d'autres sièges épiscopaux se surgirent (Krakow, Kolobrzeg, Wroclaw). En 1000, lors de la visite d'Otton III au tombeau de St. Adalbert, fut établi l'archevêché de Gniezno qui posséda alors trois subordonnés, les évêchés de Poznań, de Krakow et de Kolobrzeg. Plus tard, d'après un témoignage de 1073, un évêché fonctionnait à Polock. Vers 1140, lors du rétablissement de la juridiction de Gniezno, l'on est informé de six évêchés subordonnés.

Dans la série des parallèles on peut mentionner les réactions païennes. En Bohême les tentatives de Venceslas furent rompues par une révolte païenne, et d'autres événements similaires se produisirent en 983 et en 1018. En Pologne les coutumes du paganisme ont remporté „la victoire” après la mort de Miesko II (1034).³²

Malgré ces parallèles, quelques traits distinctifs remarquables se dessinent par rapport à la conversion de la Bohême, de la Hongrie et de la Pologne. Dans le cas des deux dernières la chrétienté pouvait se répandre avec du succès par la suite de la coïncidence des impulsions internes et externes favorables qui ont accéléré le processus de la vraie conversion des peuples en question. Aucune coupure notable dans les impulsions externes ne se manifestait lors des activités des deux premières générations. La deuxième essayait de bien faire enraciner la chrétienté qui se traduit par l'établissement rapide de la province ecclésiastique autonome. Par la suite de ceci, une sorte de « surchristianisation » peut être détectée qui amena directement à une contre-réaction païenne. Il n'est pas du hasard que les lois des rois Ladislas et de Coloman durent reprendre en questions cernées par la législation du premier roi hongrois. Les révoltes païennes en Pologne montrent les mêmes problèmes. Cependant, en Bohême la première génération chrétienne fut remportée par la réaction païenne. Par la suite le processus fut interrompu et, par défauts des impulsions internes rejoignant celles de l'étranger, provoqua la chute de cette première tentative de conversion. Il n'est pas du hasard qu'en Bohême les impulsions allemandes eurent beaucoup plus d'importance. L'autonomie ecclésiastique manquait absolument car l'évêque de Prague devint suffragant de l'archevêque de Mayence. La mise en réalité de la mentalité chrétienne avait de gros défauts, tout comme en Pologne d'ailleurs.

Un autre aspect des différences consiste dans le fait que les missions byzantines ont atteint seulement les Magyars. Les effets de ses missions étaient éphémères en Moravie aux années 870. Les activités de Cyrille et de Méthode

³² Portant sur le problème de la christianisation de la Bohême et la Pologne voir : M. FONT, *A keresztény nagyhatalmak vonzásában. Közép- és Kelet-Európa a 10-12. században*, [Au carrefour de grandes puissances chrétiennes. L'Europe-Centrale et de l'Est aux X^e-XII^e siècles] Budapest, 2005. pp. 98-101.

restaient infructueuses. De plus, en Pologne on ne trouve aucune signe d'une mission byzantine.

Il n'est pas donc trop exagérant de formuler que le processus des premières conversions à l'enracinement de la mentalité chrétienne était, au cours du XI^e siècle, le plus accéléré en Hongrie, suivi par la Pologne et la Bohême.

